

Jean-Louis POIRIER, Doyen honoraire de l'inspection générale de philosophie
Cours interactif diffusé le 25 octobre 2012, de 10h à 12h, avec la participation des lycées
français et francophones, partenaires du Projet *Europe, Éducation, École* :
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
<http://www.coin-philo.net/eee.12-13.programme.php>

L'IMITATION DANS L'ART

Lectures conseillées : extraits de textes de : Platon, Aristote et Hegel

Texte 1 : PLATON, *RÉPUBLIQUE*, X

« Pourrais-tu me dire ce que c'est en général que l'imitation ? J'ai peine à bien comprendre quelle est sa nature.

Et moi, le comprendrai-je mieux ?

Il n'y aurait en cela rien d'étonnant. Souvent ceux qui ont la vue basse aperçoivent [596a] les objets avant ceux qui ont les yeux beaucoup plus perçants.

Cela arrive en effet.

Mais je n'oserai jamais dire en ta présence mon sentiment sur quoi que ce soit. Vois toi-même, je t'en prie.

Veux-tu que nous procédions dans cette recherche selon notre méthode ordinaire ? Nous avons coutume d'embrasser sous une idée générale, cette multitude d'êtres, qui chacun ont une existence différente et que l'on comprend tous sous le même nom. N'entends-tu pas ?

J'entends.

Prenons celle que tu voudras de ces espèces d'êtres. [596b] Par exemple, il y a une multitude de lits et de tables.

Sans doute.

Mais tous ces meubles sont compris sous deux idées seulement, l'une du lit, l'autre de la table.

Oui.

N'avons-nous pas aussi coutume de dire que l'ouvrier qui fabrique ces deux espèces de meubles, ne fait le lit ou la table dont nous nous servons que d'après l'idée qu'il a de l'un et de l'autre de ces meubles, et ainsi des autres ? Car assurément ce n'est pas l'idée même qu'aucun de ces ouvriers fabrique. Cela peut-il être ?

Nullement.

Vois à présent quel nom tu donneras à l'ouvrier que je vais dire.

[596c] Quel ouvrier ?

Celui qui fait à lui seul tout ce que les divers ouvriers font chacun dans leur genre.

Tu parles là d'un homme bien habile et bien extraordinaire.

Attends ; tu vas admirer encore bien davantage. Ce même ouvrier n'a pas seulement le talent de faire tous les ouvrages d'art : il fait encore tout ce que nourrit dans son sein la nature, les plantes, les animaux, toutes les autres choses ; et lui-même enfin. Ce n'est pas tout : il fait la terre, le ciel, les dieux, tout ce qui existe au ciel, et sous terre, dans les enfers.

[596d] Voilà un artiste tout à fait admirable.

Tu doutes de ce que je dis ! Mais réponds-moi: crois-tu qu'il n'y ait absolument aucun ouvrier semblable, ou seulement qu'on puisse faire tout cela dans un certain sens, et que dans un autre sens on ne le puisse pas ? Ne vois-tu pas que tu pourrais toi-même en venir à bout, j'entends d'une certaine manière ?

Quelle manière veux-tu dire ?

Une manière qui n'est pas difficile, qui se pratique quand on veut et en très peu de temps.

Veux-tu en faire à l'instant l'épreuve ? Prends un miroir, présente-le de tous côtés: [596e] en moins de rien tu feras le soleil, et tous les astres du ciel, la terre, toi-même, les autres animaux, les plantes, les ouvrages de l'art, et tout ce que nous avons dit.

Oui, je ferai tout cela en apparence ; mais il n'y aura rien qui existe réellement.
Fort bien. Tu entres parfaitement dans ma pensée. Le peintre est apparemment un ouvrier de cette espèce : n'est-ce pas ?

Sans doute.

Tu me diras peut-être qu'il n'y a rien de réel en tout ce qu'il fait. Cependant le peintre fait aussi un lit en quelque façon.

Oui, l'apparence d'un lit.

[597a] Et le menuisier que fait-il ? Ne viens-tu pas de dire qu'il ne fait pas l'idée même que nous appelons l'essence du lit, mais un tel lit en particulier ?

Je l'ai dit, il est vrai.

Si donc il ne fait pas l'essence même du lit, il ne fait rien de réel, mais seulement quelque chose qui représente ce qui est véritablement ; et si quelqu'un soutenait que l'ouvrage du menuisier ou de tout autre ouvrier a une existence réelle, il est très vraisemblable qu'il se tromperait.

C'est du moins le sentiment de ceux qui agitent ordinairement de semblables questions. Ainsi ne soyons pas surpris que, comparés à la vérité, ces ouvrages soient bien peu de chose.

[597b] Non.

Veux-tu que d'après ce que nous venons de dire, nous examinions quelle idée on doit se former de l'imitateur de ces sortes d'ouvrages ?

Si tu veux.

Voici donc trois lits à distinguer : l'un essentiellement existant dans la nature des choses, et dont nous pouvons dire, ce me semble, que Dieu est l'auteur. A quel autre en effet pourrait-on l'attribuer ?

A nul autre.

Le second est celui que fait le tourneur.

Oui.

Et le troisième celui qui est de la façon du peintre : n'est-ce pas ?

A la bonne heure.

Ainsi le peintre, le menuisier, Dieu, président chacun à un des trois lits.

Soit.

[597c] A l'égard de Dieu, qu'il l'ait ainsi voulu, ou que c'ait été une nécessité pour lui de ne faire essentiellement qu'un seul lit, il n'en a fait qu'un seul qui est le lit proprement dit. Il n'en a jamais produit ni deux ni plusieurs, et jamais il n'en produira.

Pour quelle raison ?

C'est que s'il en faisait seulement deux, il s'en manifesterait un troisième, dont l'idée serait commune aux deux autres ; et celui-là serait le lit proprement dit, et non pas les deux autres.

Cela est vrai.

[597d] Ainsi Dieu l'a compris sans doute, et voulant être réellement auteur du vrai lit, et non de tel lit en particulier, ce qui aurait fait de Dieu un fabricant de lits, il a produit le lit qui est un de sa nature.

Probablement.

Donnerons-nous à Dieu le titre de producteur du lit ou quelque autre semblable ?

Qu'en penses-tu ?

Ce titre lui appartient, d'autant plus qu'il a fait de soi et l'essence du lit et celle de toutes les autres choses.

Et le menuisier, comment rappellerons-nous ? L'ouvrier du lit, sans doute ?

Oui.

Dirons-nous aussi du peintre, qu'il en est l'ouvrier et le producteur ?

Nullement.

Qu'est-il donc par rapport au lit ?

[597e] Le seul nom qu'on puisse raisonnablement lui donner, est celui d'imitateur de la chose dont ceux-là sont les ouvriers.

Fort bien. Tu appelles donc imitateur, l'auteur d'une œuvre éloignée de la nature de trois degrés ?

Justement.

Ainsi le faiseur de tragédies, en qualité d'imitateur, est éloigné de trois degrés du roi et de la vérité. Il en est de même de tous les autres imitateurs.

Il y a apparence.

Nous voilà d'accord sur ce qu'est l'imitation ; réponds maintenant à cette question. [598a] Le peintre se propose-t-il pour objet d'imitation ce qui, dans la nature, est l'essence de chaque chose, ou ce qui sort des mains de l'ouvrier.

Ce qui sort des mains de l'ouvrier.

Tel qu'il est ou tel qu'il paraît ? Explique-moi encore ce point.

Que veux-tu dire ?

Ceci. Un lit n'est-il pas toujours le même lit, soit qu'on le regarde directement ou de biais ? Mais quoiqu'il soit le même en soi, ne paraît-il pas différent de lui-même ? Et j'en dis autant de toute autre chose.

Oui, l'apparence est différente, quoique l'objet soit le même.

[598b] Pense maintenant à ce que je vais dire. Quel est le but de la peinture ? Est-ce de représenter ce qui est, tel qu'il est, ou ce qui paraît, tel qu'il paraît ? Est-elle l'imitation de l'apparence ou de la réalité ?

De l'apparence.

L'art d'imiter est donc bien éloigné du vrai ; et ce qui fait qu'il exécute tant de choses, c'est qu'il ne prend qu'une petite partie de chacune ; encore ce qu'il en prend n'est-il qu'un fantôme. Le peintre, par exemple, nous représentera un cordonnier, un charpentier, ou tout autre artisan, [598c] sans avoir aucune connaissance de leur métier ; mais cela ne l'empêchera pas, s'il est bon peintre, de faire illusion aux enfants et aux ignorants, en leur montrant de loin un charpentier qu'il aura peint, de sorte qu'ils prendront l'imitation pour la vérité.

Assurément.

Ainsi, mon cher ami, devons-nous l'entendre de tous ceux qui font comme ce peintre ; et lorsque quelqu'un viendra nous dire qu'il a trouvé un homme instruit de tous les métiers et réunissant en lui seul dans un degré éminent [598d] toutes les connaissances partagées entre les autres hommes, il faut lui répondre qu'il n'est qu'une dupe qui s'est laissé éblouir apparemment par quelque magicien, par un imitateur qu'il a pris pour le plus habile des hommes, faute de pouvoir distinguer lui-même la science de l'ignorance, la réalité de l'imitation.

Cela est très vrai. »

Platon, *République*, X, 595c – 598b, trad. Victor Cousin

Texte 2 : ARISTOTE, *PHYSIQUE* II

« Maintenant, d'une manière générale, l'art ou bien exécute ce que la nature est impuissante à effectuer ou bien il l'imité. Si donc les choses artificielles sont produites en vue de quelque chose, il est évident que les choses de la nature le sont aussi : car dans les choses artificielles et dans les choses de la nature les conséquents et les antécédents sont entre eux dans le même rapport.

Toutefois cette identité de procédure entre la nature et l'art est surtout évidente en présence des animaux autres que l'homme, qui n'agissent ni par art, ni en cherchant, ni en délibérant : d'où vient qu'on s'est, demandé si les araignées, les fourmis et les animaux de cette sorte travaillent avec intelligence ou quelque chose d'approchant. Or, en continuant peu à peu dans la même direction, on voit que, dans les plantes mêmes, les choses utiles pour la fin se produisent : ainsi les feuilles en vue d'abriter le fruit. Si donc c'est par une impulsion naturelle et aussi en vue de quelque chose que l'hirondelle fait son nid, et l'araignée sa toile, et si les plantes produisent leurs feuilles en vue des fruits, si elles poussent leurs racines non en haut, mais en bas en vue de la nourriture, il est clair que cette sorte de cause qui agit en vue d'une fin existe dans les changements et dans les êtres naturels.

Et puisque la nature est double, matière d'un côté, forme de l'autre, que celle-ci est fin et que les autres choses sont en vue de la fin, c'est celle-ci, c'est-à-dire la nature comme forme, qui est la cause, au sens de la chose qu'on a en vue.

Des erreurs se produisent bien jusque dans les choses que l'art exécute : le grammairien écrit quelquefois incorrectement et le médecin administre mal à propos sa potion ; [199b] ainsi il est évident qu'il peut également se produire des erreurs dans les choses que la nature exécute. Si donc il y a des productions de l'art dans lesquelles ce qui est bien a été fait en vue de quelque chose, tandis que, pour ce qui est erroné, cela a été entrepris en vue de quelque chose, mais a manqué le but, de même en doit-il être dans les choses naturelles, et les monstres sont des erreurs de cette dernière espèce de la causalité agissant en vue de quelque chose. Et, par conséquent, pour ce qui est de la constitution des animaux du début, si les bovins d'Empédocle ont été incapables d'aller jusqu'à un certain terme et une certaine fin, c'est qu'ils avaient été produits par un principe vicié, comme maintenant les monstres le sont par un germe vicié ; puisqu'il est nécessaire que ce soit le germe qui soit produit d'abord et non tout de suite les animaux ; et le « d'abord des ébauches indistinctes », c'était le germe.

En outre, dans les plantes mêmes, il y a des dispositions prises en vue de quelque chose ; elles sont seulement moins marquées. S'est-il donc produit parmi les plantes des sortes de vignes à tête d'olivier comme les bovins à faces d'hommes ; ou bien ne s'en est-il pas produit ? Dire qu'il s'en est produit eût été absurde certes, et pourtant il fallait qu'il s'en produisit, puisqu'il y a eu de tels monstres chez les animaux.

En outre, il faudrait que les produits des germes fussent sans règle. Mais celui qui parlerait ainsi supprimerait d'une manière générale les productions de la nature et la nature. Car sont productions de la nature toutes les choses qui, mues d'une façon continue par un principe intérieur, aboutissent à un terme final. Or, de chacun de ces principes dérive un terme final différent de celui des autres et qui n'est pas quelconque : cependant elles vont toujours chacune vers le même terme, si rien ne les empêche.

Il est vrai que la chose qu'on a en vue et ce qui est en vue d'elle peuvent au besoin être produits par la fortune. Par exemple, nous disons que l'étranger est arrivé par fortune et que, ayant délié le prisonnier, il l'a laissé aller, lorsque l'étranger a fait cela comme s'il était arrivé en vue de le faire, n'étant pas cependant arrivé en vue de cela. Et cette réalisation de quelque chose qu'on pourrait avoir en vue a lieu par accident : car la fortune est, comme nous l'avons dit plus haut, au nombre des causes par accident. Mais lorsque cette réalisation a lieu toujours ou le plus souvent, alors elle n'est pas un accident ni un effet de la fortune ; or les choses naturelles arrivent toujours, ou la plupart du temps, de telle manière déterminée, pourvu que rien n'empêche.

Quant à penser qu'il n'y a pas action en vue de quelque chose, parce qu'on ne voit pas le moteur délibérer, c'est absurde. Car l'art lui-même ne délibère pas, et certes, si l'art de construire les vaisseaux était dans le bois, il agirait comme la nature ; si donc il y a dans l'art de l'action en vue de quelque chose, il y en a aussi dans la nature. Toutefois, c'est surtout dans le cas où un homme se guérit lui-même que cette conformité de la nature avec l'art est évidente : car la nature ressemble à cet homme. Il est donc clair que la nature est une cause et cause en ce sens qu'elle agit en vue de quelque chose. »

Texte 3 : HEGEL, L'ESTHÉTIQUE

« Telle est la nature de l'art. Si l'on se demande quel est son *but*, ici s'offrent de nouveau les opinions les plus diverses.

1° La plus commune est celle qui lui donne pour objet *l'imitation*. C'est le fond de presque toutes les théories sur l'art. Or à quoi bon reproduire ce que la nature déjà offre à nos regards ? Ce travail puéril, indigne de l'esprit auquel il s'adresse, indigne de l'homme qui le produit, n'aboutirait qu'à lui révéler son impuissance et la vanité de ses efforts ; car la copie restera toujours au-dessous de l'original. D'ailleurs, plus l'imitation est exacte, moins le plaisir est vif. Ce qui nous plaît, c'est non d'imiter, mais de *créer*. La plus petite invention surpasse tous les chefs-d'œuvre d'imitation.

En vain dira-t-on que l'art doit *imiter la belle nature*. Choisir n'est plus imiter. La perfection dans l'imitation, c'est l'exactitude ; le choix suppose ensuite une règle : où prendre le criterium ? Que signifie d'ailleurs l'imitation dans l'architecture, dans la musique et même dans la poésie ? Tout au plus peut-on rendre compte ainsi de la poésie descriptive, c'est-à-dire du genre le plus prosaïque. – Il faut en conclure que si, dans ses compositions, l'art emploie les formes de la nature et doit les étudier, son but n'est pas de les copier et de les reproduire. Plus haute est sa mission, plus libre est son procédé. Rival de la nature, comme elle et mieux qu'elle il représente des *idées* ; il se sert de ses *formes* comme de symboles pour les exprimer ; et celles-ci, il les façonne elles-mêmes, les refait sur un type plus parfait et plus pur. Ce n'est pas en vain que ses œuvres s'appellent les créations du génie de l'homme.

2° Un second système substitue à l'imitation *l'expression*. L'art, dès lors, a pour but non de représenter la forme extérieure des choses, mais leur principe interne et vivant, en particulier les idées, les sentiments, les passions et les situations de l'âme.

Moins grossière que la précédente, cette théorie, par le vague où elle se tient, n'en est pas moins fautive et dangereuse. Distinguons ici deux choses : *l'idée* et *l'expression*, le *fond* et la *forme*. Or, si l'art est destiné à tout exprimer, si l'expression est l'objet essentiel, le fond est indifférent. Pourvu que le tableau soit fidèle, l'expression vive et animée, le bon et le mauvais, le vicieux, le hideux, le laid comme le beau, ont droit d'y figurer au même titre. Immoral, licencieux, impie, l'artiste aura rempli sa tâche et atteint la perfection dès qu'il aura su rendre fidèlement une situation, une passion, une idée vraie ou fautive. Il est clair que si, dans ce système, le côté de l'imitation est changé, le procédé est le même. L'art n'est qu'un écho, une langue harmonieuse ; c'est un miroir vivant où viennent se refléter tous les sentiments et toutes les passions. La partie basse et la partie noble de l'âme s'y disputent la même place. Le *vrai* ici, c'est le *réel*, ce sont les objets les plus divers et les plus contradictoires. Indifférent sur le fond, l'artiste ne s'attache qu'à le bien rendre ; il se soucie peu de la vérité en soi. Sceptique ou enthousiaste sans choix, il nous fait partager le délire des bacchantes ou l'indifférence du sophiste.

Tel est le système qui prend pour devise la maxime : *l'art pour l'art*, c'est-à-dire *l'expression* pour elle-même. On connaît ses conséquences et la tendance fatale qu'il a de tout temps imprimée aux arts. »